

Grand frère

Benjamin Pelletier

Numéro 328, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98780ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, B. (2021). Compte rendu de [Grand frère]. *Séquences : la revue de cinéma*, (328), 53–53.

GRAND FRÈRE

Comme quoi même le milieu du court métrage québécois peut susciter l'occasionnelle suite. En 2014, Rémi St-Michel et Éric K. Boulianne se rendaient à la Semaine de la critique à Cannes avec leur comédie *Petit frère*, un portrait *lo-fi* et tout en modestie d'une relation entre frères au bord de l'effritement. C'est dans ce Montréal en noir et blanc signé François Messier-Rheault (vacillant entre Hochelaga et le centre-ville) que le public découvrait aussi le jeune comédien Étienne Galloy qui, aux côtés de Boulianne dans le rôle du grand frère, soufflait un vent de fraîcheur à cette prémisse classique. Dans *Grand frère*, son personnage d'Antoine continue cette transition ardue entre les caprices de l'enfance et cette nouvelle maturité acquise à l'adolescence. Évoquant le premier volet en tout point, autant dans son traitement esthétique et musical que dans le rythme et le contenu de ses scènes individuelles (pensons entre autres au fameux numéro de danse qui vient interrompre le récit), *Grand frère* met en relief les changements profonds d'une relation familiale avec tout ce qui, au fond, n'a pas changé : la déambulation, les blagues, les *niaiseries*, la complicité. Toutefois, sept ans se sont écoulés et ces mêmes moments gagnent une nouvelle dimension douce-amère. Grand frère a maintenant un bébé et s'est installé en Russie pour de bon (alors qu'il ne partait que trois mois dans le film précédent); petit frère est désormais adulte et ne semble pas encore avoir trouvé son chemin. Si une telle reprise structurelle de *Petit frère* aurait pu paraître paresseuse, c'est par l'authenticité et la qualité de l'écriture de Boulianne (toujours axée sur une conception volontairement classique — et solide — du travail de scénarisation) que ce nouveau court réussit à se distinguer et, en fin de compte, à offrir une œuvre à part entière qui contourne les réflexes et les pièges de la simple nostalgie. ▲

BENJAMIN PELLETIER



PICBOIS

Un jeune homme s'enrôle sur un chantier forestier au milieu de nulle part dans l'espoir de renouer avec sa mère qui l'a abandonné enfant. Rien ne l'a préparé à cette vie solitaire au milieu de gens taciturnes et impatientes qui n'aiment pas voir bousculé leur écosystème bien huilé. Avec son air de toutou placide et perpétuellement déphasé, perdu dans cette mer de billots à trier filmée par le réalisateur Kevin T. Landry dans une lumière brumeuse qui donne le ton à tout le film, on peut dire qu'il arrive presque littéralement comme un chien dans un jeu de quilles. Will Murphy, qui incarne Émile avec une intériorité silencieuse et inquiète, offre une proie candide et vulnérable à la vétérante Valérie Blais, qui donne à cette mère mésadaptée et intimidante toute la mesure de son talent si souvent exploité pour des personnages un peu brusques et vulgaires. Ce rôle lui est d'ailleurs si familier qu'on en vient presque à regretter que le réalisateur ait eu recours à elle — formidable, entendons-nous, mais attendue — plutôt qu'une autre pour cette Fanny mal équarrie dans son camp de bûcheron. La surprise en fait est ailleurs, chez Normand D'Amour, qu'on retrouve lui aussi dans un rôle assez typé proche des hommes imposants et vaguement menaçants qu'on l'a si souvent vu incarner dans sa carrière. Avec ses manières raides et ses réactions exaspérées face aux bévues de cette recrue totalement inexpérimentée qu'on lui a imposée, son chef de chantier se présente comme un autre antagoniste pour le pauvre Émile. C'est donc avec émotion que le spectateur découvre la grande empathie et même l'étonnante tendresse dont il fait preuve envers un Émile au bord de l'abyme après une confrontation empreinte d'une lourde finalité avec sa mère. La dernière scène, dans la nuit boréale, s'avère la plus belle de ce film sobre et modeste. ▲

CLAIRE VALADE